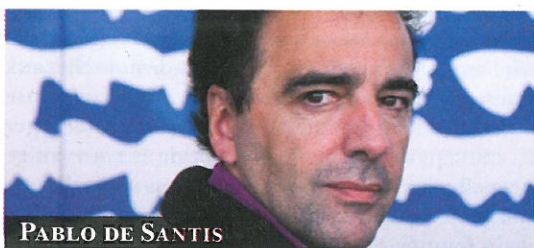


Sioux. En guise de divertissement, nous aurons donc du sang, des larmes, des *gauchos* et la *pampa* argentine. Pour le décor, l'auteur de *Respiration artificielle* est imbattable, pour le reste (c'est-à-dire le principal : la poésie, la puissance métaphysique), il est exemplaire. Mais mieux vaut ne pas trop insister, ce serait terrible pour les autres.

Tony Durán est peut-être la plus belle invention de Piglia. Différent de Blanca Galeano et Mereles le Corbeau dans *Argent brûlé*, ce grand livre sur le braquage qui bouscula Buenos Aires de septembre à novembre 1965. Aujourd'hui, dans *Cible nocturne*, Tony Durán va mourir. Il s'est aventuré, il a joué, il a tenté de contourner les pièges d'une communauté jalouse, celle d'éleveurs fortunés sans réel talent. Il est fasciné par les sœurs Belladonna, des jumelles rousses prénommées Ada (*Ola* Nabokov!) et Sofia, qu'il rencontre près de New York en 1971, au casino d'Atlantic City. Afin de noyer le poisson, l'auteur fait entrer un *nikkei* (nom donné aux Argentins d'origine japonaise), l'incongru Yoshio, qui serait l'assassin présumé de Durán. À cela s'ajoutent deux fortes têtes qui se détestent, l'avocat Cueto et le commissaire Croce. Rien de mieux qu'une bonne pagaille locale, avec à la clé tyrans minables et vengeances recuites. Le crime passionnel face aux malversations habituelles : Piglia connaît son tango jusqu'au bout des doigts. La danse frénétique et la longue nuit qui l'entoure, la nuit dont Louis-Ferdinand Céline a dessiné le voyage et la conscience. Car *Cible nocturne*, nouveau livre magistral, a la force des véritables dérives et des éclaircissements inattendus. Une déambulation étrange, féérique, une exploration du complot et du secret. Ira-t-on jusqu'à parler de transcendance ? Renzi, un autre personnage, nous y engage avec cette fulgurance de Kierkegaard dans *Crainte et Tremblement* : « Le contact direct avec la transcendance dans la vie porte au crime, à la folie et à l'absurde. »



PABLO DE SANTIS

L'ordre du crime

Enquête criminelle dans l'Argentine du XIX^e siècle.

PAR ARIANE SINGER

« ... Le crime met de l'ordre dans notre vie, nous arrache à cette aboulie spirituelle si répandue dans le métier, nous donne une raison de sortir du lit le matin », annonce Sigmundo Salvatrio, le héros de Pablo de Santis. Cinq ans après une première enquête menée à Paris, lors de l'Exposition universelle de 1889, le jeune détective est confronté à une nouvelle affaire fascinante : l'assas-

sinat de plusieurs membres d'une société d'amateurs de jardins, le Club Sub Rosa, tués dans d'étranges circonstances. Leurs dissensions philosophiques expliquent-elles seules ces meurtres ? Au sein du petit groupe, en effet, deux conceptions s'affrontent : les uns défendent le jardin primitif, à l'image de l'Éden perdu ; les autres le jardin ordonné, soigneusement pensé par l'homme ; au milieu de ces bourgeois de Buenos Aires, la présence d'une femme, se rêvant princesse de l'Atlantide avant de se murer dans le silence, brouille encore plus les cartes. Flirtant avec le fantastique, comme toujours, Santis dessine une capitale argentine peuplée de figures extravagantes : s'y croisent le magnat d'une entreprise de sel ; le directeur d'un hôtel de suicidés collectionnant les souvenirs des morts ; un pseudo poète qui se prend pour Nerval... Traversé par d'intrigants personnages secondaires et par un humour très noir, le roman évoque aussi le basculement d'un pays dans l'ère de la modernité ; un progrès s'accompagnant d'une grande appréhension. « L'histoire de notre vie est l'histoire de nos peurs », dit ainsi Sigmundo Salvatrio, en prélude et en conclusion du récit. Le Nouveau Monde n'échappe pas à la règle.

ALBERTO MANGUEL

La chambre de Manguel

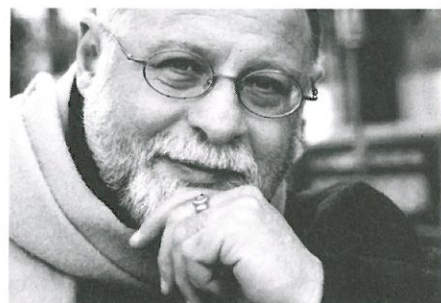
L'érudit s'interroge sur l'image du lecteur au fil des siècles.

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

S'il y avait une justice divine, la seconde vie d'Alberto Manguel devrait être romanesque. Le lecteur deviendrait personnage : peut-être un voyageur ou un rat de bibliothèque, un explorateur ou un navigateur. Une figure entre Don Quichotte et « le fou des livres » de *La Nef des fous*, deux personnages que l'érudit argentin affectionne. Car sa première vie, il la voue à la lecture. On se souvient de son *Histoire de la lecture* (Actes Sud, 1998) qui retraçait la monumentale odyssée des lecteurs. Il revient aujourd'hui dans *Le Voyageur et la Tour* sur un des aspects précis qu'il avait abordés à l'époque : les métaphores historiques du lecteur. Du lecteur-voyageur au rongeur, son image se métamorphose au gré des sociétés qui se succèdent. Une constante demeure : la crainte que suscite le lecteur, et la lectrice, dans le reste de la société. Méfiance qui se teinte tour à tour de mépris ou de violence. Par ce livre, Manguel nous fait grimper dans la tour d'ivoire du grand lecteur, celle qui protège et isole celui qui lit. « Tout homme porte en lui une chambre », écrivait Kafka. Alberto Manguel nous fait pénétrer la sienne.

CRIMES ET JARDINS

Métalié
traduit de l'espagnol
(Argentine) par
François Gaudry
264 p., 20 €



LE VOYAGEUR ET LA TOUR

traduit de l'espagnol
(Argentine) par
Christine Le Boeuf
Actes Sud
160 p., 18 €

